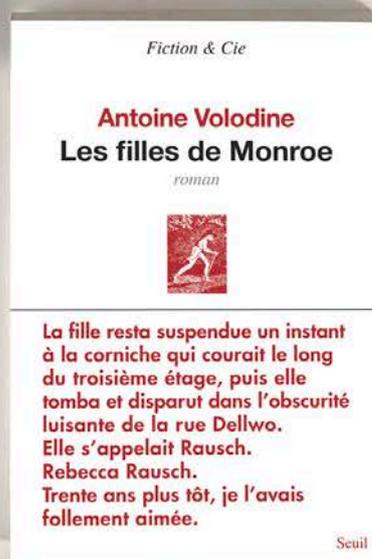
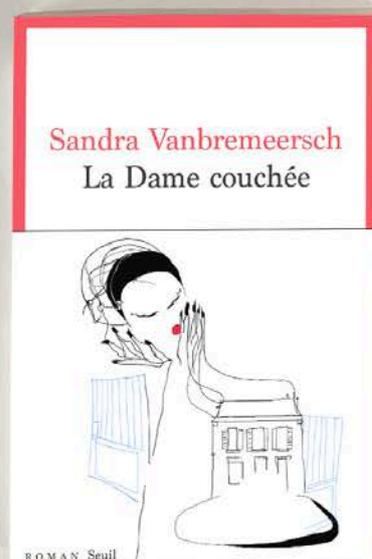
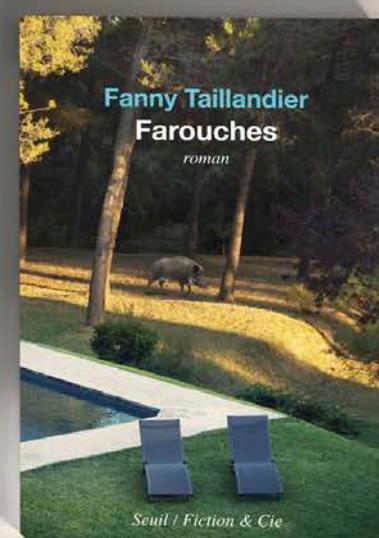
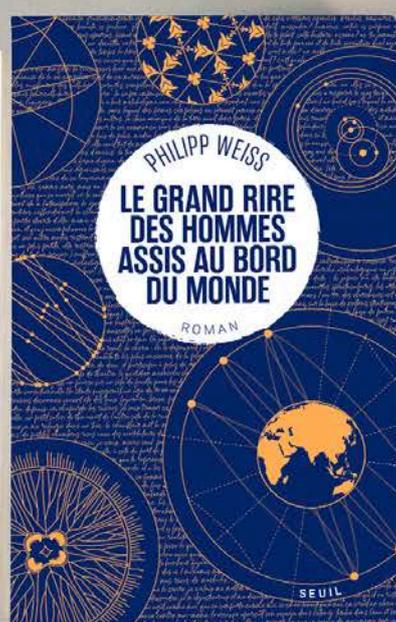
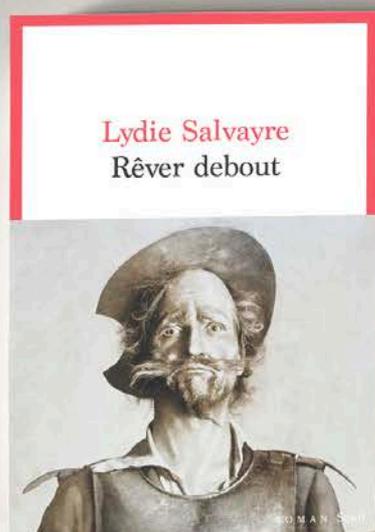
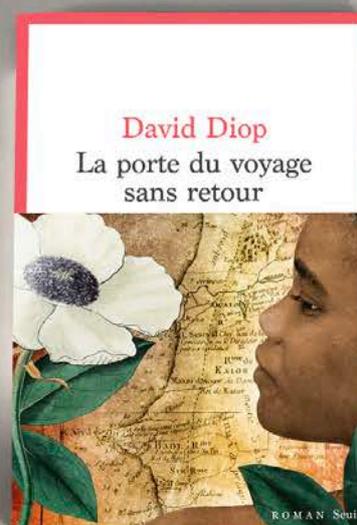
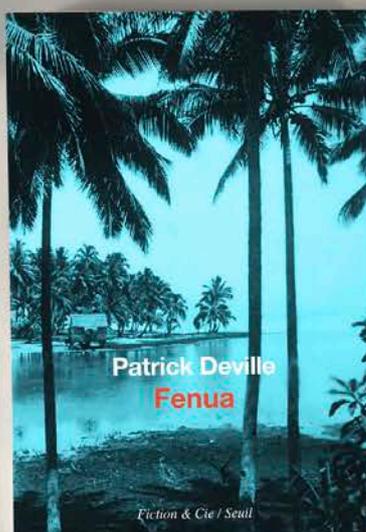


LES ROMANS DE LA RENTÉE SEUIL 2021



♦ ÉDITORIAL ♦

Semblable, sœur, frère, lectrice, lecteur, pendant plus d'une année de crise sanitaire, pendant plus d'une année de crise économique et sociale, pendant plus d'une année d'inquiétude face au lendemain, le livre nous a accompagnés, toutes et tous. La lecture ne fut pas seulement un espace de consolation et d'évasion

quand toutes les autres pratiques culturelles (théâtre, concerts, cinéma) se trouvaient suspendues, arrêtées. Plus que jamais, elle a révélé une communauté de passion et d'émancipation, une communauté d'expérience. « Expérience », tel est peut-être le mot qui résume à lui seul cette année la rentrée littéraire du Seuil, resserrée autour

de sept titres : expérience historique (David Diop), contemporaine (Fanny Taillandier), intime (Lydie Salvayre, Sandra Vanbremeersch), qu'elle s'inscrive dans des œuvres au long cours (Patrick Deville, Antoine Volodine) ou qu'elle se donne pour objet le monde et la Terre (les cinq livres formant le roman hors norme de Philipp Weiss).

La littérature est bien cet espace de « partage du sensible », selon l'expression de Jacques Rancière, qui permet à chacun de ne pas rester assigné à sa place, et de mettre en jeu dans les corps et dans les esprits la possibilité d'un monde commun.

Hugues Jallon
Président des Éditions du Seuil

03

**PATRICK
DEVILLE**
FENUA

05

DAVID DIOP
LA PORTE DU VOYAGE SANS RETOUR

07

LYDIE SALVAYRE
RÊVER DEBOUT

09

**FANNY
TAILLANDIER**
FAROUCES

11

**SANDRA
VANBREMEERSCH**
LA DAME COUCHÉE

13

ANTOINE VOLODINE
LES FILLES DE MONROE

15

PHILIPP WEISS
LE GRAND RIRE DES HOMMES ASSIS
AU BORD DU MONDE

19

**LES AUTEURS DE LA RENTRÉE
SONT AUSSI CHEZ**

POINTS

FENUA

**PATRICK
DEVILLE**

♦♦♦
Un voyage dans l'histoire et le vaste espace du Fenua, le territoire de la Polynésie, avec comme fil rouge Paul Gauguin, mais où l'on croise aussi Stevenson, Melville, Loti, Segalen et bien d'autres. Plus que jamais, lire c'est s'échapper.
♦♦♦

BIOGRAPHIE

Grand voyageur et esprit cosmopolite, **Patrick Deville** est né en 1957. Il a publié une douzaine de romans, traduits dans de nombreuses langues. En 2012, il est récompensé par le prix Femina pour sa formidable évocation de Versin et Pasteur, *Peste & Choléra*.

♦ RÉSUMÉ ♦

La Polynésie, c'est un poudrolement d'îles, atolls et archipels, sur des milliers de kilomètres, mais en fin de compte un ensemble de terres émergées assez réduit : toutes réunies, elles ne feraient pas même la surface de la Corse. On découvre les conflits impérialistes et coloniaux qui opposèrent la France et l'Angleterre, on croise Bougainville, Stevenson, Melville, puis Pierre Loti

sur les traces de son frère Gustave, ou Victor Segalen. Mais la figure centrale, c'est Gauguin, le grand peintre qui a fixé notre imaginaire de cette partie enchantée du monde, entre douceur lascive et sauvagerie. Des îles merveilleuses qui deviendront, vers le milieu du xx^e siècle, le terrain privilégié d'essais nucléaires dont le plus sûr effet aura peut-être été de susciter un désir d'indépendance... Comme toujours chez Deville, *Fenua* foisonne d'histoires, de rencontres et de voyages hauts en couleur. On déambule, on découvre, on rêve. La littérature dans sa plus haute expression.

INTERVIEW

La Polynésie, c'est très vaste, et tout petit si l'on additionne les terres émergées...

La Polynésie, c'est à la fois très loin de tout, pour nous les antipodes, et immense : cent dix-huit îles éparpillées en cinq archipels, sur un territoire maritime vaste comme l'Europe, et dont l'ensemble des terres émergées, si on les rassemblait, ne couvrirait pas la Corse. Il faudrait une vie entière pour toutes les parcourir.

Les titres, dans ce projet « Abracadabra », se terminent toujours en a : c'est une contrainte. Mais, ici, *Fenua* avait force d'évidence ?

Le Fenua, pour les Tahitiens, c'est le Pays. On entend le mot chaque jour. C'est le titre de la rubrique locale dans le quotidien *La Dépêche de Tahiti*. Des produits dans les magasins sont estampillés « Made in Fenua ». Je me suis installé dans une cabane à quelques kilomètres de Papeete, la capitale du Fenua, à partir de laquelle j'ai vadrouillé dans les archipels, aux Marquises, aux Tuamotu, sur l'île de Pâques, cherchant tout d'abord les traces des lectures de mon enfance ou de mon adolescence, Melville, Stevenson, London...

→ suite page 04



→ suite de la page 03

Les images de Tahiti et des Marquises ont-elles marqué ou habité votre enfance ?

Dans les années soixante, après l'ouverture de l'aéroport de Papeete en même temps que celui d'Orly, j'ai découvert enfant les premières images publicitaires d'Air France, des vues Kodachrome de lagons et de cocotiers, de pirogues à balancier, et je me demandais si Tahiti existait vraiment. Mon père me racontait l'histoire du *Kon-Tiki*, c'est aussi un souvenir de Perce dans *Je me souviens*. L'an passé, après un premier séjour des années plus tôt, je suis retourné au Fenua pour essayer d'y comprendre un peu quelque chose.

Bien sûr, dans l'imaginaire culturel, les îles polynésiennes c'est Gauguin.

Il a tout chamboulé sur son passage, ainsi que notre regard après qu'on a vu ses toiles, les rivières orange et les chiens rouges et les arbres bleus, l'ombre noire de l'île de Moorea au large de Punaauia. Même si le nom de Paul Gauguin évoque aujourd'hui davantage les Marquises, et l'île d'Hiva Oa où il repose, ce dernier séjour fut bref, après dix ans à Tahiti. Je voulais suivre son parcours et celui de Victor Segalen, qui lui-même le suivait en Polynésie avant d'aller suivre Rimbaud en Abyssinie et de les assembler dans un livre. Aux Marquises et jusqu'à Bora Bora, d'autres encore, parmi lesquels le navigateur solitaire Alain Gerbault, qui fut un héros de mon adolescence lorsque je rêvais de partir sur la mer.

Dans *Fenua*, on remonte assez loin en deçà de la date qui habite le projet « Abracadabra », à savoir 1860.

Je tenais à ouvrir le récit par la première photographie de Tahiti, un calotype réalisé le 15 août 1860 par Gustave Viaud, jeune médecin de la Marine – et frère aîné de Julien Viaud, qui deviendrait Pierre Loti et viendrait ici chercher son fantôme. Depuis cette date du 15 août 1860, je voulais remonter en 1769 à l'arrivée de Bougainville, puis redescendre jusqu'en 2020 et à la vie du Fenua aujourd'hui, à la lecture assidue de la presse, et dans mes conversations avec un pêcheur qui venait chaque semaine s'affairer dans le jardin en bas de ma cabane au bord du lagon.

La Polynésie française, c'est des images de rêve, mais aussi un territoire désormais associé au nucléaire.

Ces trente années d'essais nucléaires sur les atolls des Tuamotu, aériens puis souterrains, de 1966 à 1996, ont bouleversé le Fenua dans tous les domaines, ont suscité l'apparition des premiers mouvements politiques indépendantistes dans les années soixante-dix, et pèsent encore sur les relations du Pays dont la capitale est Papeete et de l'État dont la capitale est Paris, de l'autre côté de la planète, et je voulais aussi rencontrer ces indépendantistes, en ce moment où Nouméa, plus au sud, semble s'engager de référendum en référendum sur la voie de l'émancipation ●

♦ EXTRAIT ♦

L'une des toutes dernières toiles est ébauchée un matin par Ky Dong venu le saluer, un portrait du peintre que Gauguin juge mal embarqué, finit lui-même en quelques coups de brosse avant de le lui donner. Cette toile que l'infirmier emporte sous son bras, il l'offrirait plus tard à un jeune commis voyageur de Papeete, Louis Grelet, elle poursuivrait son voyage énigmatique jusqu'en Suisse, au musée de Bâle, où elle est répertoriée *Autoportrait à lunettes*. Malgré celles-ci, il n'y voit presque plus, cependant mène grand train, marche avec des cannes, engage un cuisinier et un domestique. Avec l'aide de ce dernier qui conduit le cheval, il se rend à l'épicerie de Ben Varney et emplit la voiture de bouteilles de vin rouge et de conserves importées de Paris, dilapide l'argent de Vollard envoyé pour les lots de toiles.

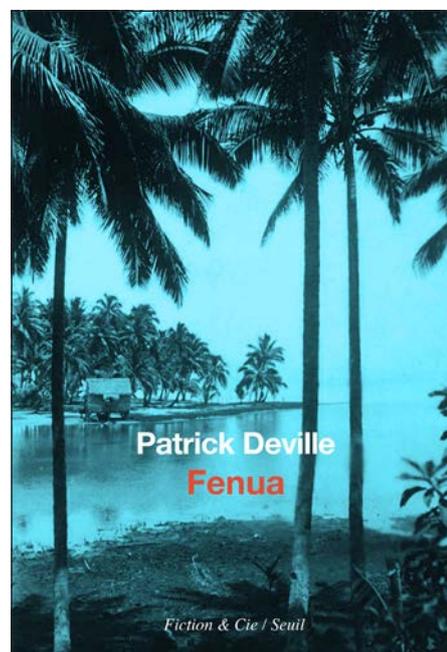
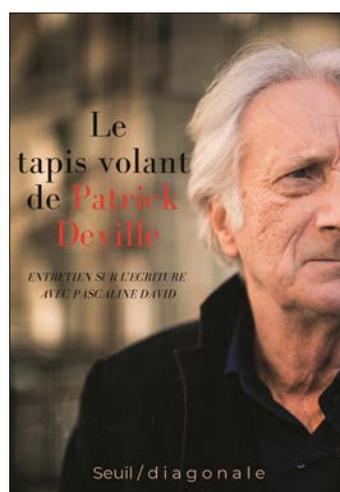
[...]

Il monte les habitants contre les autorités et les incite à ne pas payer les taxes. Jusqu'au bout le sauvage est procédurier, qui envoie une dernière lettre à son avocat de Tahiti, maître Léonce Brault, le 27 avril 1903, douze jours avant sa mort, pour dénoncer Charpillat qui entend faire préparer le coprah de force aux Marquisiens. « Depuis septembre 1901, aucun juge n'est venu à Atuona rendre la justice, ce qui, il faut l'avouer, ne saurait être compté comme dépense. En viendrait-il, ce ne serait que pour juger quelques délits ridicules, tels que le bain sans feuille de vigne dans les endroits reculés de la rivière. » Il a reçu en mars une condamnation pour avoir diffamé la gendarmerie, la peine est lourde, cinq cents francs d'amende et trois mois de prison ferme, qu'il serait bien incapable d'accomplir pour la double raison qu'il est impotent et que la prison n'est pas sur l'île.

Il vit déjà reclus, parfois la nuit se traîne à l'harmonium. Comme Schweitzer jouait de l'orgue dans son hôpital de Lambaréné, envoyait la musique de Bach aux fauves de la forêt africaine, Gauguin implore une dernière fois le ciel polynésien d'Hiva Oa puis le voilà immobile, allongé, la jambe bandée, des molletières suinte le pus où les nonos s'abreuvent, cette jambe que peut-être il faudrait couper comme celle de l'autre qui revint d'Abyssinie, lui poser une jambe de bois comme au Long John Silver de Stevenson, ou bien comme au capitaine Achab de Melville une jambe d'ivoire « façonnée en mer dans l'os poli d'une mâchoire de cachalot ». Si le chirurgien de marine Segalen était arrivé à temps à son chevet, sans doute aurait-il ordonné son évacuation sur une civière à bord de la goélette, son rapatriement sanitaire, et c'est ce qu'il essaie de faire tout seul, Gauguin.

Le tapis volant de Patrick Deville

Un long entretien approfondi pour parcourir l'œuvre de Patrick Deville, des premiers romans parus aux éditions de Minuit au vaste déploiement au Seuil d'« Abracadabra », suite de douze romans, dont huit (avec *Fenua*) ont déjà paru, qui sillonnent à terme la planète en deux cycles de voyages. Patrick Deville se livre avec détail et précision, de son désir initial d'écrire alors qu'enfant il est immobilisé par la maladie jusqu'à l'esquisse des livres à venir, tout en dévoilant bien des éléments de la « fabrique du texte », pour reprendre l'expression de Francis Ponge.



978-2-02-143402-6

368 PAGES

140 × 205

20 €

DATE DE PARUTION

19 AOÛT 2021



BIOGRAPHIE

Né à Paris en 1966, **David Diop** a grandi au Sénégal et est maître de conférences à l'Université de Pau. Il signe, avec *La Porte du voyage sans retour*, son troisième roman, après le succès de *Frère d'âme* (lauréat du prix Goncourt des lycéens 2018, de huit Goncourt de l'étranger, traduit dans seize pays et en lice pour l'International Booker Prize 2021).

LA PORTE DU VOYAGE SANS RETOUR



© ERIC TRAVERSIE

DAVID DIOP

◆◆◆
**Habité par un personnage de femme inoubliable,
 un livre au souffle romanesque inouï,
 qui confronte l'idéal du siècle des Lumières
 et les réalités de l'esclavage.**
 ◆◆◆

◆ RÉSUMÉ ◆



La porte du voyage sans retour », c'est le surnom donné à l'île de Gorée, d'où sont partis des millions d'Africains du temps de la traite des Noirs. C'est dans ce qui est en 1750 une concession française qu'un jeune homme débarque, venu au Sénégal pour étudier la flore locale. Botaniste, il caresse le rêve d'établir une encyclopédie universelle du vivant, en un siècle où l'heure est aux Lumières. Lorsqu'il a vent de l'histoire d'une jeune Africaine promise à l'esclavage et qui serait parvenue à

s'évader, trouvant refuge quelque part aux confins de la terre sénégalaise, son voyage - et son destin - bascule dans la quête obstinée de cette femme perdue qui a laissé derrière elle mille pistes et autant de légendes. S'inspirant de la figure de Michel Adanson, naturaliste français (1727-1806), David Diop signe un roman éblouissant, évocation puissante d'un royaume où la parole est reine, odyssée bouleversante de deux êtres qui ne cessent de se rejoindre, de s'aimer et de se perdre, transmission d'un héritage d'un père à sa fille, destinataire ultime des carnets qui relatent ce voyage caché.

INTERVIEW

Dans quelle mesure votre intérêt pour les récits de voyage anciens a-t-il donné l'impulsion à votre nouveau roman ?

Ces récits m'ont toujours plu parce qu'ils témoignent de véritables aventures humaines. Ce sont des voyages en bateau d'un continent à l'autre pendant de longs mois ou plusieurs années. Les voyageurs mettent en jeu leur vie : le naufrage n'est jamais loin et, une fois arrivés sur une terre inconnue, des maladies liées à la difficulté des climats tropicaux ou arctiques peuvent les emporter rapidement. Il faut être jeune et un peu téméraire pour voyager à l'époque des navires

à voile. Par exemple, dans son récit de voyage au Brésil à la fin du XVI^e siècle, un Français nommé Jean de Léry raconte son effroi à la pensée que seule l'infime épaisseur de la coque en bois du bateau qui les transporte les sépare, les marins et lui, d'abysses insondables où ils peuvent s'abîmer à tout instant. Mais pour moi ce qui est fascinant dans les récits de voyage, ce n'est pas seulement les aventures extraordinaires qui y sont généralement racontées, mais aussi la façon dont elles sont écrites. J'aime voir un voyageur que rien peut-être ne prédestinait à écrire devenir écrivain de sa propre vie au contact de cultures qui lui sont parfaitement étrangères. Jean de Léry, encore une fois, nous donne, dans son *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, des descriptions magnifiques des peuples indiens qu'il rencontre dans les forêts encerclant la baie de Rio. Et pourtant Jean de Léry n'est qu'un simple cordonnier.

Claude Lévi-Strauss admirera dans *Tristes Tropiques* la puissance évocatrice des pages de son prédécesseur de quatre siècles dans la baie, à propos des us et coutumes des Indiens Topinambous. En écrivant *La Porte du voyage sans retour*, j'ai voulu retrouver le souffle de récits qui transportent dans des mondes inconnus plus ou moins dangereux à la fois ceux qui les écrivent et ceux qui les lisent.

Pourquoi vous êtes-vous plus particulièrement intéressé à Michel Adanson, botaniste des Lumières, dont votre livre retrace le parcours, entre Histoire et fiction ?

J'ai rencontré Michel Adanson il y a plus de quinze ans dans le cadre de mes travaux universitaires sur l'Afrique vue par les Européens au XVIII^e siècle. C'est un personnage qui m'a toujours fasciné. Il est parti explorer le Sénégal alors qu'il n'avait que 23 ans. Botaniste de formation, il aspirait à devenir membre de l'Académie royale des sciences de Paris et son but était d'être le premier à collecter des matériaux pour écrire une histoire naturelle du Sénégal, c'est-à-dire une description de sa faune, de sa flore, de ses coquillages et de ses habitants. Son voyage a duré cinq ans, de 1749 à 1754, et il en a publié le récit trois ans après son retour en France. Un historien sénégalais, Ousmane Seydi, a étudié récemment les papiers et les brouillons d'Adanson conservés au Muséum d'Histoire naturelle de Paris. Ces écrits témoignent de l'impact sur Adanson de sa rencontre avec les Africains : il parle le wolof presque couramment, il collecte des contes et des légendes dans cette langue alors que nous sommes encore très loin de l'ethnologie du XX^e siècle. C'est le premier auteur d'un dictionnaire français-wolof. À partir de toutes ces données, j'ai imaginé un voyage secret de Michel Adanson au cœur du Sénégal à la recherche d'une mystérieuse jeune femme, Maram. Il s'agit d'un roman d'aventures et d'un roman

d'amour. Mais il s'agit aussi du parcours initiatique d'un jeune Français qui va affronter ses préjugés au temps de l'esclavage transatlantique. Mon roman est ainsi un hymne à la liberté non pas seulement du fait d'hommes comme Adanson mais aussi de jeunes femmes comme Maram qui sont prisonnières d'un monde masculin.

L'odyssée d'un Européen dans l'Afrique esclavagiste du XVIII^e siècle et sa rencontre avec Maram, une femme noire qui a échappé à sa condition, résonnent avec notre époque actuelle. Jusqu'à quel point ?

Maram est doublement opprimée. C'est une Négrresse, comme on disait à l'époque, et c'est une femme. J'ai voulu montrer la quasi-impossibilité pour une jeune femme comme elle de surmonter les handicaps attachés à son apparence extérieure. Son extrême beauté ne lui vaut que des malheurs, parce qu'elle est noire à une époque où la traite transatlantique est à son apogée. Michel Adanson, qui l'aime, ne peut rien pour elle, pour la sauver de son destin. Être noir(e) au XVIII^e siècle était dangereux partout sur la planète. Et, encore aujourd'hui, des relents de cette malédiction se font toujours sentir dans certaines parties du monde. Seule la connaissance du passé peut clarifier les origines de cette oppression, pour mieux la combattre. Selon moi, la littérature peut s'emparer émotionnellement de ce sujet afin d'ouvrir la porte au travail objectif d'une Histoire qui ne doit pas se contenter d'être écrite, mais s'employer à être apprise par le plus grand nombre. Si j'ai voulu que mon roman soit le récit d'un voyage secret et fictif d'Adanson au cœur du Sénégal et que sa fille Aglaé ne le découvre qu'après sa mort, caché au fond d'un tiroir à double fond, c'est parce que j'y vois un symbole de ces pans de l'Histoire du monde qui ne demandent qu'à être décelés, dépoussiérés et sortis des archives où seuls quelques spécialistes peuvent les consulter ●

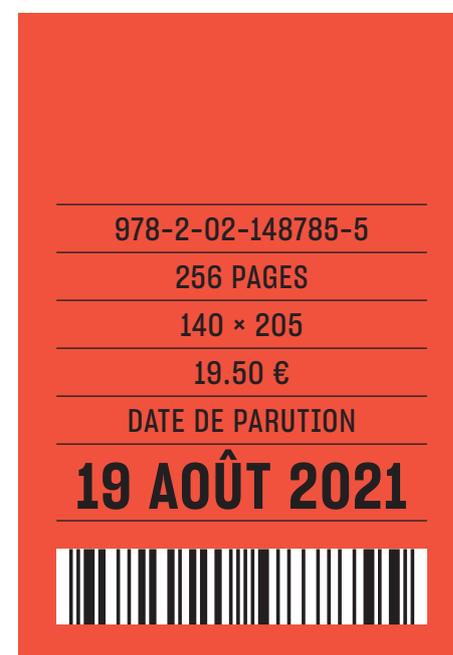
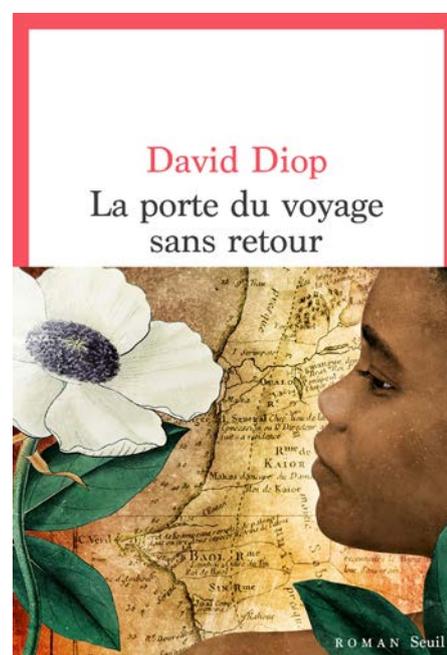
♦ EXTRAIT ♦

Michel Adanson se regardait mourir sous les yeux de sa fille. Il se desséchait, il avait soif. Ses articulations calcifiées, coquilles d'os fossilisées, ne se dénouaient plus. Tordues comme des sarments, elles le martyrisaient en silence. Il croyait entendre ses organes défaillir les uns après les autres. Des craquements intimes, lui annonçant sa fin, crépitaient faiblement dans sa tête comme au départ du feu de brousse qu'il avait allumé vers le soir, plus de cinquante ans auparavant, sur une rive du fleuve Sénégal. Il avait dû se réfugier très vite sur une pirogue d'où, en compagnie de ses laptots, les maîtres des eaux fluviales, il avait contemplé une forêt entière flamber.

Les *sump*, dattiers du désert, étaient fendus par des flammes environnées d'étincelles jaunes, rouges, bleu irisé, qui virevoltaient autour d'elles comme des mouches infernales. Couronnés de flammèches fumantes, les palmiers rôniers s'effondraient sur eux-mêmes, sans bruit, leur énorme pied entravé au sol. À proximité du fleuve, des palétuviers gorgés d'eau bouillaient avant d'éclater en lambeaux de chair sifflante. Plus loin à l'horizon, sous un ciel écarlate, l'incendie chuintait en lampant la sève des acacias, des anacardiens, des ébéniers, des eucalyptus tandis que ses habitants fuyaient la forêt en geignant de terreur. Rats musqués, lièvres, gazelles, lézards, fauves, serpents de toutes tailles coulaient dans les eaux obscures du fleuve, préférant mourir noyés plutôt que brûlés vifs. Leurs plongeurs désordonnés troublaient les reflets du feu sur la surface de l'eau. Clapotis, vaguelettes, submersion.

Michel Adanson ne croyait pas avoir entendu cette nuit-là la forêt se plaindre. Mais alors qu'il était consumé par un incendie intérieur aussi violent que celui qui avait illuminé sa pirogue sur le fleuve, il soupçonnait que les arbres brûlés avaient dû hurler des imprécations dans une langue végétale, inaudible aux hommes. [...]

Indifférente à l'âcre odeur de sa transpiration, Aglaé se pencha vers lui comme elle l'aurait fait sur une fleur étonnamment fanée. Il essayait de lui parler. Elle regarda de très près ses lèvres bouger, déformées par le passage d'une série de syllabes qu'il balbutiait. Il pinçait les lèvres puis laissait filer entre elles comme un râle. Elle crut d'abord qu'il disait « Maman », mais c'était en fait quelque chose comme « Ma Aram » ou « Maram ». Il l'avait répété sans trêve, jusqu'à la fin. Maram.



RÊVER DEBOUT

INDIE
SAUVAYRE

♦♦♦
Un regard unique porté sur Don Quichotte,
figure par excellence du rêveur lucide et révolté.
Un parallèle puissant avec notre époque.
♦♦♦

♦ RÉSUMÉ ♦

Une femme d'aujourd'hui interpelle Cervantes, génial inventeur de Don Quichotte et du roman éponyme, dans une suite de quinze lettres qu'elle lui adresse à travers le temps. Dans un ton très libre, tour à tour ironique, cinglant, cocasse, tendre, elle dresse l'inventaire de ce que le monstre sacré du roman picaresque a fait subir de

mésaventures à son héros pourfendeur de moulins à vent. Convoquant ainsi l'auteur de toute une époque pour mieux parler de la nôtre, l'autrice de *Pas pleurer* brosse aussi le portrait de l'homme révolté par excellence, champion magnifique de toutes les oppressions et de toutes les injustices. Un livre-manifeste, autant qu'un vibrant hommage à un héros universel et à son créateur.

MOT DE L'AUTEUR

Pourquoi avoir écrit, durant la sombre année 2020, cette louange de Don Quichotte ? Qu'espérais-je de la relecture de cette figure littéraire vieille de quatre siècles ? Que venait-elle combler qui manquait aujourd'hui à ma vie, à nos vies ? Quelle somnolence venait-elle secouer ? À quelle inertie de nos esprits, à quels renoncements, à quels avachissements, à quelles habitudes, à quelles lassitudes s'opposait-elle, avec la véhémence et la fougue qu'on lui connaît ? Au départ je ne savais qu'une chose, c'est que, à trop glorifier le personnage, la société contre laquelle Don Quichotte se battait avait déminé sa subversion, affadi ses colères et tempéré la redoutable radicalité de ses batailles. En le hissant au rang de mythe, elle l'avait

lentement amputé de sa démesure, de son courage, de son inlassable bonté, et l'avait réduit à cette image fade et convenue du rêveur déboussolé, inadapté, fantasque, échouant lamentablement dans ses entreprises utopiques et, la plupart du temps, du dernier ridicule.

Elle avait fait de lui une créature parfaitement inoffensive et devant laquelle il était de bon ton de sourire avec indulgence.

Or la décision de Don Quichotte de s'arracher au confort de sa bibliothèque pour aller se cogner au monde des vivants, son désir farouche de greffer les rêves de justice que lui avaient insufflés les romans de chevalerie sur une société égoïste, goulue, et profondément inique, sa volonté de faire en sorte que la littérature qu'il adorait ne soit pas verbiage sans conséquence, mais lettre vive, accordée à l'existence des hommes, et susceptible de mordre, de secouer ou de bouleverser leurs façons de penser et d'agir... tous ces projets donquichottesques pouvaient, me

→ suite page 08



→ suite de la page 07

semblait-il, résonner plus que jamais en moi, en nous, qui étions réduits à l'immobilité et au confinement.

Était-ce donc cet enfermement imposé qui m'avait amenée à souhaiter que « ça bouge », comme on le dit couramment, et qu'un vent vif, tel celui que Don Quichotte levait spontanément sur son passage, vienne souffler sur nos vies de cloîtrés ? Je ne sais pas. Mais le fait est que, durant ces quelques mois de réclusion, je relus *L'Ingénieux Don Quichotte de la Manche*, et sa relecture me passionna tellement qu'elle m'amena à écrire quinze lettres à l'adresse de Miguel de Cervantes. Quinze lettres où je disais à ce dernier l'infinie gratitude que je lui vouais pour avoir conçu cette figure de colérique au grand cœur, cet insurgé infatigable, cet intempestif, ce tumultueux, cet indocile, qui savait dire non à l'intolérable inégalité entre les êtres comme à l'indifférence blasée, cette créature de fiction dont les rêves et les aspirations d'un autre siècle étaient encore et toujours les nôtres ●

BIOGRAPHIE

Lydie Salvayre a écrit une douzaine de romans, traduits dans une douzaine de langues, parmi lesquels *La Compagnie des spectres* (prix Novembre), *BW* (prix François-Billetedoux) et *Pas pleurer* (prix Goncourt 2014).

♦ EXTRAIT ♦

À Miguel de Cervantes Saavedra

Monsieur, je vous le dis tout net, je ne suis pas d'humeur à rire, et les façons dont vous traitez votre Quichotte ne sont pas de mon goût.

Vous prétendez que son cerveau, tout empli des fadaises qu'il a lues dans des livres et qu'il croit véridiques, l'amène à commettre des actes insensés.

Est-il insensé de considérer que la littérature n'est pas lettre morte, parure de cheminée, boniment inutile, mais plutôt lettre vive, ardente, expérience intime qui bouleverse la vie ?

Est-il insensé de se révolter contre les saloperies dont nous sommes témoins, et de leur livrer bataille avec les moyens du bord, quitte à se casser la gueule ?

Est-il insensé de vouloir se faire le rempart et l'appui des déshérités de toutes sortes, au risque de déplaire à la *Santa Hermandad*, qui veille à ce que rien ne nuise à sa Très Sainte Église comme à sa Très Catholique Majesté ?

Préférez-vous que l'indifférence, la résignation ou l'abdication deviennent notre lot, et que nous regardions sans piper les misères des autres dès lors qu'elles ne nous regardent pas ?

Préférez-vous qu'on les dénonce tout en se gardant bien d'agir, comme s'y évertuent nos révoltés en toc - mine indignée, voix frissonnante et tenue savamment débraillée - pour se délecter ensuite de leur très fatale impuissance ?

Ou, pire encore, préférez-vous un monde où l'on ne croirait plus en rien, où l'on ne se vouerait plus à rien et où l'on s'en féliciterait avec plus ou moins de cynisme ?

Préférez-vous un monde où il n'y aurait plus motif à s'exalter, sinon devant la flambée des cours de l'Action Tencent ?

Un monde où l'enthousiasme, l'ardeur, le désir impérieux et sauvage ne surgiraient plus que devant le projet d'engranger toujours plus de dividendes ?

Pardonnez-moi, Monsieur, de m'adresser à vous avec les mots de mon époque, mais votre livre me ramène si furieusement à notre présent que je finis par oublier que quatre siècles nous séparent.

Un autre reproche, à l'instant, me monte aux lèvres. Pourquoi, Monsieur, expliquez-moi pourquoi, vous moquez-vous de votre Quichotte lorsqu'il ne s'accommode pas de ce qu'on appelle, pour aller vite, la réalité ?

Est-il insensé de s'insurger contre cette plate, cette pauvre, cette piteuse réalité ou qui se donne pour telle, et de lui préférer celle que l'on porte en soi, tellement plus vaste et désirable.

Ne pensez-vous pas que la réalité que nous appréhendons par nos yeux intérieurs, depuis nos forêts intimes, depuis nos Indes enchantées, depuis nos îles Bienheureuses et nos jardins du souvenir, ne pensez-vous pas que cette réalité-là donne à l'autre (celle dont les consensus déterminent la forme) une couleur et une saveur rares ?



Don Quichotte à son bureau,
Angleterre, 1857
© Adoc Photos

Lydie Salvayre
Rêver debout



978-2-02-147713-9

208 PAGES

140 × 205

18 €

DATE DE PARUTION

19 AOÛT 2021



FAROUCHES

**FANNY
TAILLANDIER**

♦♦♦
Un roman prenant
et captivant, subtil thriller
teinté de romance
et de fantastique.
Derrière les miroitements
de la beauté,
le surgissement
de la sauvagerie sous
de multiples formes.

♦♦♦

♦ RÉSUMÉ ♦

Dans un temps légèrement décalé dans le futur où la France et l'Italie n'existent plus, ayant laissé la place à une Europe des régions, un couple encore jeune, Jean et Baya, vit des heures paisibles dans une belle propriété de la Ligurie, laquelle correspond grosso modo à l'actuelle Côte d'Azur, entre Gênes et Marseille. Cette vie d'apparent bonheur est toutefois troublée par des signes diffus de menace, à peine perceptibles mais bien réels : sangliers dévastateurs de pelouses ; guerre entre clans, du côté du grand centre commercial ; une voisine troublante. Des désirs enfouis et des passés irrésolus se révèlent et viennent agiter la surface lisse d'un couple à l'entente trompeuse mais solide. Fanny Taillandier joue avec différents genres (polar, fantastique, romance) pour nous offrir un roman totalement contemporain, en créant une atmosphère où l'on retient son souffle, dans une douce chaleur de plus en plus pesante.



© LESLIE MOQUIN

MOT DE L'AUTEUR

C'était une nuit caniculaire, depuis la colline on voyait la lune scintiller sur la Méditerranée. Tête en l'air, je cherchais les étoiles, quand j'entendis tout près de moi une cavalcade subite et un peu effrayante. Les sangliers passaient...
La Riviera, tant du côté français qu'italien, est perçue depuis le début de l'ère industrielle et du tourisme comme un lieu de beauté et de douceur de vivre. Pourtant, durant des siècles, ces terres escarpées et arides ont été âpres au travail humain : des terres farouches. En me documentant sur la région, j'ai découvert leur histoire : peuplées par les Ligures, elles ont été conquises de haute lutte par l'Empire romain, dont les thuriféraires décrivent les autochtones comme « farouches », c'est-à-dire sauvages et féroces. Comme les Ligures ne maîtrisaient pas l'écriture, leurs récits ne nous sont pas parvenus pour modifier cette version de l'Histoire... Aujourd'hui, domestiquée comme le reste du territoire européen, cette Ligurie semble facile : zones résidentielles et zones d'activités se suivent et se nourrissent réciproquement. Pourtant, à y regarder de près, la société de consommation crée aussi ses hors-la-loi, et sur la Côte plus qu'ailleurs... J'avais envie de questionner ce rapport à l'empire au sens le plus large, qui, en même temps qu'il unifie et harmonise, crée de nouvelles frontières, et donc de nouveaux en-dehors.

→ suite page 10

BIOGRAPHIE

Fanny Taillandier vit en banlieue parisienne. Agrégée de lettres, elle a publié trois romans : *Les Confessions du monstre* (Flammarion, 2013), *Les états et empires du Lotissement Grand Siècle* (PUF, 2016, prix Révélation de la SGDL et prix Fénéon) et *Par les écrans du monde* (Seuil, 2018). En 2019-2020, elle a été pensionnaire de la Villa Médicis à Rome. Elle collabore régulièrement avec des photographes et des urbanistes, et tient une chronique dans le magazine *Mouvement*.

→ suite de la page 09

« Farouche » est un mot issu d'une déformation celtique du mot latin *forasticus*, qui signifie « extérieur à », « en dehors de ». Rien d'étonnant donc à ce que ce terme qualifie en premier lieu les bêtes sauvages, en dehors du pouvoir humain. La réflexion philosophique actuelle sur nos rapports avec la nature non domestique s'attache volontiers aux loups, aux ours, animaux nobles et porteurs de légendes épiques ; mais *quid* de son visage le plus commun, partagé et fréquemment subi par toute l'Europe rurale ou périurbaine : les sangliers ? Nuisibles, gibier, représentants d'une nature à sauvegarder à tout prix ? Qu'avons-nous à apprendre d'eux ?

Jean et Baya se trouvent au milieu de ces questions. Parce que des sangliers détruisent leur jardin ; parce que des crimes mafieux parasitent leur vie bien réglée ; parce qu'une voisine mystérieuse aussi bien qu'un jardinier tatillon les font soudain rêver à des en-dehors, des ailleurs ; parce que leur amour leur semble devoir être protégé à tout prix, y compris au sacrifice de la paix – la célèbre *pax romana*, établie par l'administration impériale sur les terres conquises...

J'avais envie d'écrire un roman. J'ai eu envie d'écrire un roman là-dessus – avec

les outils du roman noir et du roman d'amour : armes de contrebande et désirs fascinants, mobiles secrets, sentiments troubles. J'ai eu envie de décrire cet univers en accentuant un tout petit peu notre présent en une discrète uchronie – il fait quelques degrés de plus, les États-nations ont laissé place à une Europe fédérale (dont la Ligurie est devenue une des grandes régions). J'ai eu envie, avec les ingrédients du fantastique, de parcourir les clairs-obscur de ces terres, travaillées par l'homme depuis des millénaires, depuis les lieux de culte préhistoriques (des âges farouches) jusqu'aux zones de loisirs post-industrielles, depuis les criques escarpées jusqu'aux restanques et aux falaises.

J'ai eu envie de dessiner, dans le décor et dans les personnages, cette ligne discrète et mouvante au-delà de laquelle, parfois, pour soi ou pour autrui, on devient soudain farouche ●

♦ EXTRAIT ♦

Jean se lança dans un rapide récit de leur propre arrivée sur la colline, dix ans plus tôt, déjà dix ans. Ils travaillaient en Suisse, à l'époque, tout en habitant près de Lyon d'où était originaire Baya. Ils n'avaient plus envie des grandes villes, du bruit ; ils aspiraient à quelque chose de plus calme. Des amis installés non loin leur avaient fait découvrir cette baie.

- Ça a été le coup de cœur, ponctua Baya.

- Et nous avons eu de la chance de trouver sur cette colline : quand vous vous promenez alentour, vous remarquerez que la nôtre est la seule, pratiquement, où subsistent des chemins vicinaux, des espaces naturels. Sur la colline de l'autre côté de la falaise, par exemple, c'est clôture sur clôture, tout est devenu privé, vous ne pouvez pas faire un pas hors de la route.

- J'ai remarqué, dit la femme.

Et brusquement elle sourit. Les yeux de Jean s'arrêtaient sur ses canines inférieures, particulièrement longues.

- Jean adore se promener. Et il adore aussi critiquer l'époque, n'est-ce pas, chéri ? C'est un moraliste.

- Une barrière qu'on monte, c'est tout de même un chemin qu'on ferme.

Il se tut sous le regard que la femme avait braqué sur lui.

- C'est surtout à cause des nuisibles. Vous devez être au courant ? demanda Baya qui semblait n'avoir rien remarqué. Les sangliers. Selon la mairie, c'est en train de devenir préoccupant.

- Ils s'attaquent aux vergers et aux cultures, et comme ils sont moins chassés qu'autrefois, ils se reproduisent à toute vitesse dans la forêt de la cime. Ensuite, pour se nourrir, ils viennent chez les humains et font les poubelles, dit Jean avec un brin de condescendance.

- Ils ne font pas les poubelles, corrigea la femme.

Le couple humain marié la fixa d'un air interloqué.

- Ils ne font pas les poubelles, ils vérifient l'absence

de charognes, continua-t-elle.

- Ah ? fit Baya, mi-sceptique mi-dégoûtée.

La femme porta son verre à ses lèvres. De nouveau, Jean regarda sa bouche.

À ce moment-là, les graviers de l'entrée du jardin, de l'autre côté de la maison, crissèrent et un bruit de moteur se fit entendre.

- Tiens, dit Jean.

- Qui cela peut-il être ? demanda Baya.

- J'y vais, dit Jean.

Il se leva et, passant une main dans ses cheveux, disparut d'un pas rapide à l'angle de la villa.

À table, le silence retomba. Cela ne semblait pas gêner la femme, qui avait repris son attitude de veille immobile. Baya attrapa une gougère qu'elle posa précautionneusement sur une serviette en papier devant elle.

- Vous êtes seule ? finit-elle par demander.

La femme eut l'air de réfléchir au sens de la question.

- Pas vraiment. Je vais bientôt être rejointe, je pense.

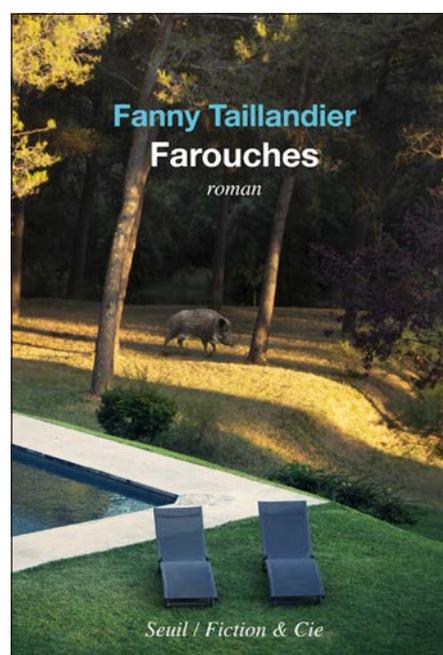
- Ah, répondit Baya.

Et le silence retomba.

Jean revint vers la table à ce moment-là, accompagné d'un jeune homme en tenue de ranger, svelte et petit, à la peau mate comme beaucoup de Ligures, et à qui Jean racontait quelque chose qui le faisait sourire. Baya le regarda, il la salua. Jean attrapa son portefeuille sur la desserte, sortit sa carte d'identité, la tendit à l'agent qui la lui rendit, s'excusa pour l'interruption, salua de nouveau et tourna les talons.

- C'était l'entreprise de surveillance ! annonça-t-il. Une ronde aléatoire dans notre colline. Moi qui n'avais pas été contrôlé depuis vingt ans, je viens de donner mes papiers à un gamin à peine majeur.

Et Jean rit, puis but la moitié de son verre d'un coup.



978-2-02-148509-7

288 PAGES

140 × 205

19 €

DATE DE PARUTION

19 AOÛT 2021



◆◆◆
 Le portrait saisissant
 de la veuve de Céline
 par une jeune femme
 qui a été à son service
 vingt années durant.
 Le génie d'un lieu restitué
 dans un premier roman
 tout en finesse.

◆◆◆

◆ RÉSUMÉ ◆

De 2000 à 2019, une jeune femme a été l'assistante de vie d'une vieille dame tout sauf ordinaire, recluse dans sa propriété pavillonnaire de la ville de Meudon : Lucette Destouches, veuve d'un certain Louis-Ferdinand Céline. Voici le récit de ces années passées dans un monde à l'écart du monde, véritable plongée dans l'intimité de cette future centenaire dont la santé va déclinant, rythmée par le ballet des visites régulières des amis et de la faune gravitant autour de la Veuve, jusqu'aux animaux de compagnie, autres bestioles et spectres peuplant la mythique maison. Un premier roman écrit au cordeau, qui brosse le portrait tout en nuances de la femme d'un célèbre écrivain et restitue avec élégance et maestria un climat très singulier.



BIOGRAPHIE

Sandra Vanbremeersch est née en 1972. Diplômée en art, elle vit à Paris, où elle développe son univers artistique. *La Dame couchée* est son premier roman.

INTERVIEW

Qu'est-ce qui fait que vous êtes arrivée, puis restée, à Meudon auprès de la veuve de Louis-Ferdinand Céline ?

C'est le hasard qui m'a propulsée à Meudon. J'avais eu l'idée d'être gouvernante pour financer mes études, et une agence m'a proposé d'être assistante de vie de la veuve de Céline. Je n'avais jamais rien lu de l'écrivain, et je ne savais pas que sa femme était vivante et encore moins qu'elle avait été danseuse. Je ne connaissais rien de ce fameux « Meudon », dont je n'ai découvert que par la suite ce qu'il provoquait chez les gens. Mais j'ai senti que j'allais entrer dans un endroit mythique. Alors, sur un coup de dés, j'ai

→ suite page 12

© BÉNÉDICTE ROSCOT

LA DAME COUCHÉE

**SANDRA
 VANBREMEERSCH**



© SANDRA VANBREMEERSCH

♦ EXTRAIT ♦

« Ouh ouh...! » ELLE m'appelle. Les deux petits mots dévalent l'escalier dans un cri aigu provenant du premier. Cet aboiement fluet me remonte dans le dos et la décharge m'explose au cerveau. Je sors de ma sieste ou du poulet à enfouir, je réunis mes membres, prête à détalier, et je réajuste le tablier de ma condition. J'appuie sur le bouton « Meudon ».

Ça vient de sa chambre. *The* chambre. La pièce feutrée aux voilages roses, aux tatamis rouges et aux murs beiges déchirés. Du sol au plafond, une parade de miroirs. Et partout qui déborde, l'accumulation du temps sur les choses qu'on garde.

Au centre, SON lit, un tombeau de pharaonne au sommet d'un empilement de draps, de plaids et de matelas. Elle est nue, presque transparente. L'Impératrice de Meudon porte sur son visage tous les chemins de sa vie et ceux d'une mort certaine. Creux, bosses, rivages et cascades de souvenirs dialoguent avec l'inéluctable disparition.

À Meudon, il y a un pic à gravir plus haut que les sommets du haut de la ville, c'est la montagne de la Dame couchée. Trônant sur l'Histoire et accessoirement sur Paris, perchée sur son tout petit lit, dans le fatras de bouquins, de tentures élimées, d'Inde, de Chine et de voyages si loin de sa mémoire, la Lili de Céline continue de danser dans sa prison de l'âge.

Au fil des jours et des années, les miroirs de la chambre collectent dans la bibliothèque du silence tous les reflets du temps qui passe. Quand je les croise j'espère m'y voir, mais l'image est si grise ou si floue que seul un fantôme pourrait s'y reconnaître. « Ouh ouh », je suis l'un des fantômes de la maison.

[...]

On accepte l'incessante répétition des besoins des siens et de ses enfants, mais celle de cette vieillesse au-delà des vivants, on a du mal à la supporter. Elle est à l'orée d'un monde qui nous échappe. Je ne suis pas armée pour cela et j'avais d'autres projets que celui de voir tout mon être voué à disparaître dans la plainte ininterrompue du silence et dans les hurlements de désirs jamais satisfaits d'une ancêtre. Est-on jamais prêt à l'effacement de sa personne ?

→ suite de la page 11

décidé d'embarquer. J'ai été plongée dans une maison hantée, une maison du fantôme, à l'atmosphère sulfureuse et morbide, où tout est là pour vous avaler, à commencer par son occupante, cette Dame couchée qui trônait au centre d'un véritable ballet humain. J'étais noyée dans l'intimité de la Veuve et de sa demeure plusieurs jours par semaine et je me suis laissé prendre dans la toile. Même si chacun me disait : « Tu vas lire du Céline à Meudon ! », je n'ai jamais pu ouvrir un roman dans cette maison ! C'était impossible, le spectre de l'écrivain était partout. Meudon, c'est une chose qui vous imbibe jusqu'à la moelle, je n'ai pas pu partir et j'y suis restée jusqu'à la fin, ça a duré vingt ans. Mais pour le vivre il a fallu résister.

s'en charger : l'extraire, le modeler, et construire quelque chose qui fait sens. C'était presque une question de survie, le jour où j'ai décidé d'activer ma propre transposition de Meudon et de créer cet objet littéraire, cette créature vivante.

Comment décririez-vous le lien qui unit l'aspect sociologique à la dimension artistique de votre livre ?

Est-ce que je serais restée si Meudon n'avait pas été Meudon ? Je ne pense pas. J'ai mis de côté mon parcours universitaire, le regard de certains proches a changé, socialement et professionnellement ça a été compliqué. J'ai dû aussi quitter les miens plusieurs jours chaque semaine, et ça c'est un temps qu'on ne rattrape pas. C'était le prix pour Meudon. J'avais une double vie. D'un côté la subordination, le déclin de l'être, le fantôme de la mort et tout un monde avec sa part de violence, et de l'autre côté, ma vie de femme à mener. On ne passe pas de l'un à l'autre comme ça. Avec ce texte j'ai voulu rendre compte du fait de vivre dans l'ombre de quelqu'un, et raconter ce silence qui s'installe en vous quand votre statut et votre tâche vous musellent. J'ai aussi voulu aborder la part du subi et du choisi dans une trajectoire de déclassement social, et comment l'art est parfois absolument nécessaire pour créer de la distance et donner un sens à votre histoire. Il y a un petit côté manifeste dans mon livre, à la fois une dénonciation d'un monde extrêmement dur et une conviction sur notre capacité à résister, à nous relier et à transmettre. L'unité ne tient pas forcément aux choses telles qu'elles se présentent mais à la création d'un nouvel équilibre ●

Quel a été le point de départ de votre livre ? Pourquoi avoir choisi de créer une œuvre littéraire et pas documentaire ?

Tout à Meudon, selon moi, invite à la transposition. Ce que j'y ai traversé était si réel et si prégnant que j'ai eu besoin d'en faire quelque chose. Le documentaire, c'est une façon de voir les choses où vous êtes déjà à la bonne distance. Moi, j'étais plongée dans la soupe et les balais, dans les désirs et les postures de chacun, et aussi dans le silence et la mort. J'étais submergée par Meudon, une terre où tout est instable, où tout se rejoue sans cesse et où l'on cherche l'équilibre en permanence pour tenir debout. La réalité était en elle-même déjà tellement romanesque et l'expérience était tellement forte intérieurement que le langage littéraire s'est imposé naturellement. Quand le matériau est déjà là, et qu'il déborde de partout, soit on le met sous le tapis et on part, soit, si l'on reste, il faut bien

Sandra Vanbremeersch
La Dame couchée



ROMAN Seuil

978-2-02-148665-0

176 PAGES

140 × 205

17,50 €

DATE DE PARUTION

19 AOÛT 2021



LES FILLES DE MONROE

**ANTOINETTE
VOLODINE**

♦♦♦
Un roman fourmillant
de visions, et très dialogué :
à coup sûr le Volodine le plus captivant
de ces dernières années.
Entre Beckett et Chandler.
♦♦♦

INTERVIEW

Pouvez-vous nous parler de la genèse de ce nouveau roman, *Les Filles de Monroe* ?

Je mourrais d'ennui si tout était programmé à l'avance. J'ai la chance d'être surpris moi-même par ce qui vient sous ma plume et aboutit à un roman. Une chose est sûre : l'édifice post-exotique comportera quarante-neuf titres, et le dernier, *Retour au goudron*, aura une signature collective. *Les Filles de Monroe* est le quarante-cinquième ouvrage. Depuis une quinzaine d'années j'avais en tête des personnages enfermés dans une immense cité psychiatrique, un vase clos à quoi se réduirait le monde. Comme souvent dans mes livres, il n'existe plus rien en dehors, et les protagonistes vivent dans un univers à la fois pauvre, obsolète et magique, où on passe facilement de la vie à la mort, et vice versa. J'ai écrit plusieurs versions très différentes. Jusqu'à

ce que s'imposent deux éléments fondamentaux : d'une part, le personnage de Breton, héros schizophrène atteint d'hallucinations et de très forts sentiments de *déjà-vu* ; d'autre part, l'arrivée dans ce « camp psychiatrique » de guerrières venues de l'au-delà, envoyées par Monroe pour rétablir l'orthodoxie du Parti, mise à mal par la folie de tous et toutes. Cette dernière version m'a permis de jouer sur le délire du narrateur, de créer le suspense indispensable, mais aussi de développer des moments drôles, parfois carrément burlesques. L'humour post-exotique du désastre parcourt le roman d'un bout à l'autre.

Dès son titre, avec ce nom de « Monroe », on semble entrer dans un registre onomastique différent.

Breton, Monroe, Kaytel, certes. Mais les autres personnages, par exemple les filles de Monroe, ont bien des noms auxquels sont habitués lecteurs et lectrices

♦ RÉSUMÉ ♦

Il pleut souvent, et presque sans cesse, dans cette vaste cité psychiatrique isolée de tout, à moins qu'il ne s'agisse de la dernière parcelle de monde habité. Le long des rues obscures, entre les vieux bâtiments, errent infirmiers, malades et policiers, ainsi que d'autres créatures au statut incertain. Le pouvoir médical et politique continue à s'exercer sur les hospitalisés de basse catégorie, et, bien que rusant et mentant en permanence, malades et morts obéissent.

Toutefois, cet ordre immuable est remis en cause par une menace : Monroe, un dissident exécuté des années plus tôt, envoie depuis l'au-delà des guerrières ayant pour mission de rétablir la logique du Parti et le cours naturel de l'Histoire. Breton et son acolyte ont la charge de débusquer les revenantes, au moyen d'une lunette spéciale. Mais rapportent-ils bien ce qu'ils voient ? Dans la pénombre, il n'est pas facile de distinguer un mort d'un vivant... Et les sentiments ont une logique qui n'est pas forcément celle de l'État.



© BÉNÉDICTE ROSCOT

→ suite page 14

BIOGRAPHIE

Antoine Volodine, né en 1949, a publié une arborescence de livres qui fondent le « post-exotisme », où onirisme, politique et humour du désastre sont le moteur de la fiction. *Des anges mineurs* (1999) lui a valu le prix Wepler et le prix du Livre Inter. *Terminus radieux* a été couronné par le prix Médicis en 2014.

→ suite de la page ⁽¹³⁾

du post-exotisme : Rebecca Rausch, Lilia Adouldjamani, Mirka Goldenberg, etc. J'ignore pourquoi le nom de Breton m'a semblé parfaitement adapté à cette histoire, depuis le début. Il ne renvoie pas à André Breton, de même que Monroe ne renvoie pas à Marilyn. Ils ont surgi, ils se sont imposés, ils ont pris corps, et ensuite il n'a plus été question d'en changer.

Le personnage de Breton, observateur-surveillant, est à la fois central et complexe.

Breton est on ne peut plus malade, mentalement parlant. Il parle sans cesse à un double imaginaire qui est si présent dans son existence que le lecteur peut y voir un deuxième personnage réel. Il embrasse les arbres pour les consoler de pousser

parmi les humains, il ruse en face de la réalité, sans cesse il ment aux policiers et aux médecins qui l'interrogent. Il se ment à lui-même. Il vit dans un monde délirant où tous ceux qu'il rencontre sont soit des enquêteurs qui le malmènent, soit des soignants dangereux, soit des morts. Mais il conserve pour lui le secret du passage des filles de Monroe, qui s'introduisent dans le camp comme des soldats d'élite. La police du Parti pense qu'il est le seul à connaître leurs noms, leur nombre, le détail de leur plan de subversion. C'est pourquoi, bien qu'il se trouve au bas de l'échelle sociale et même humaine, Breton est un personnage déterminant dans l'écroulement du camp psychiatrique et dans l'histoire. À son rôle d'agent indirect du mystérieux Monroe s'ajoute une histoire d'amour qui est également centrale, puisque, trente ans plus tôt, il a été follement amoureux d'une des soldates qui s'infiltrèrent dans le camp pour tout changer. Inutile de préciser que son amour n'est pas payé de retour.

ces déformations, en particulier quand il fait entendre des phrases qui s'apprentent à être dites. Venues de l'au-delà, les filles de Monroe greffent sur cette langue des expressions ordurières et des jurons, c'est un de leurs traits distinctifs.

Y a-t-il une lecture politique de ce roman ?

Tous les personnages du roman ont une culture politique, mais elle est totalement brouillée par la folie et la fin du monde. Les filles de Monroe sont envoyées par leur mentor pour transformer de façon révolutionnaire ce qu'il reste, mais il n'y a plus rien à sauver, même pas la nostalgie de l'égalitarisme. Tout est fichu, et bien fichu. Seuls les morts continuent à avoir confiance et espoir en le Parti. À la fin du livre, Breton et la dernière fille de Monroe sont seuls dans des rues vides. Non seulement il ne reste plus rien, mais il n'y a plus personne. La révolution est devenue un fantôme burlesque, le Parti un mythe avec lequel on peut jouer poétiquement.

♦ EXTRAIT ♦

La fille resta suspendue un instant à la corniche qui courait le long du troisième étage, puis elle tomba et disparut dans l'obscurité luisante de la rue Dellwo. [...]

Après la brève traînée noire de cette chute, il n'y eut aucun changement au cœur de la nuit. L'image sans couleur était très nette mais il ne s'y passait rien. Il avait plu. [...] Deux lampadaires sur trois étaient éteints. Pas une seule lumière ne brillait derrière les fenêtres. Au milieu de la chaussée, les rails du tramway paraissaient en piteux état, émergés ou noyés selon les creux et les bosses du sol.

La fille était toujours là, en chien de fusil sur le pavé. Au bout de cinq minutes, elle remua.

Elle avait sur elle tout un attirail militaire, un sac ventral, une carabine à canon scié, un poste de radio, et elle avait mis fin à son immobilité. Si quelqu'un s'était trouvé à proximité, il aurait pensé qu'elle ressemblait à un très gros et très vilain scarabée en train de barboter dans la graisse boueuse de la nuit. Mais personne ne la regardait et, quand elle se fut mise à genoux pour commencer à ramper, elle frissonna, à la fois de douleur, de froid et de solitude.

- Putain! marmonna-t-elle. Que j'aurais bien pu me casser une patte!

[...] Et déjà elle s'était éloignée de l'endroit où elle avait atterri. La distance n'était pas très importante. Elle se comptait en mètres. Quatre, cinq mètres peut-être. Ensuite, six. La fille allait sur le trottoir, au bas des façades obscures, à moitié dressée, à moitié couchée, frôlant le mur. Les mares d'eau noire ne l'arrêtaient pas et toutes les extrémités de ses membres étaient à présent mouillées. Les clapotis et les ruissellements n'avaient pas cessé autour d'elle. De plus en plus elle se fondait dans le paysage. Bientôt elle pénétra dans une zone d'ombre si épaisse que plus aucun mouvement n'y fut perceptible.

Les gouttes glacées s'abattaient de temps en temps sur le pavé. Elles traçaient une ligne d'argent extrêmement fine et éphémère puis elles éclataient et rejoignaient le néant.

Les rails émergés brillaient sous les rares lampes en activité.

Les façades grisailaient, inanimées.

Au bas des murs, il y avait des flaques.

Et maintenant, dans l'image de la rue, c'était tout.

Il y a des moments de langue particuliers, où vous semblez vous affranchir délibérément de la correction grammaticale pour certains personnages.

Dans plusieurs livres récents signés d'auteurs post-exotiques tels que Manuela Draeger ou Lutz Bassmann on trouve des dialogues dans une langue pauvre, incorrecte, élémentaire, qui reproduit ce qui est pour nous la langue des épuisés, des sous-hommes et des morts. J'ai repris cela dans *Les Filles de Monroe*. Comme toute langue, elle possède divers niveaux et, ici, elle n'obéit à aucune grammaire fixe. Selon les sonorités, elle peut évoluer d'une phrase à l'autre, et parfois les incorrections disparaissent. Mais surtout elle indique que les locuteurs sont dans un état très proche de la mort, ou déjà morts. Même le monologue intérieur peut être infecté par

Pour l'auteur d'une œuvre comme la vôtre, qu'a pu et que peut encore signifier un événement tel que le confinement ?

L'atmosphère de catastrophe mondiale reste anecdotique quand on la compare aux mondes de l'après dans lesquels évoluent mes personnages. Le confinement, l'incarcération de populations entières, les contrôles policiers, les discours totalitaires, la peur, la destruction des relations sociales et culturelles tels que nous les vivons aujourd'hui pourraient n'être qu'une toute petite répétition générale ●

Fiction & Cie

Antoine Volodine
Les filles de Monroe

roman



La fille resta suspendue un instant à la corniche qui courait le long du troisième étage, puis elle tomba et disparut dans l'obscurité luisante de la rue Dellwo. Elle s'appelait Rausch. Rebecca Rausch. Trente ans plus tôt, je l'avais follement aimée.

Seuil

978-2-02-147847-1

288 PAGES

140 × 205

19,50 €

DATE DE PARUTION

19 AOÛT 2021



...
1 200 pages
5 volumes
1 roman
 ...

MOT DE L'AUTEUR

*Chers libraires français!**

Il m'a fallu attendre la sortie de mon livre en Allemagne pour comprendre à quel point les libraires sont d'irremplaçables médiateurs, de merveilleux défenseurs de ce qui sort de l'ordinaire. C'est uniquement grâce à vous que la littérature exigeante, sophistiquée, continue d'être lue. Je vous en suis infiniment reconnaissant. Mon roman est une célébration du livre. C'est un objet physique, sensuel, que l'on peut non seulement lire mais aussi regarder, tenir, toucher et humer. J'espère que vous prendrez plaisir à jouer avec, à le manipuler et à vous y perdre. Chaleureusement,

Philipp Weiss

* En français



© LACKINGER

BIOGRAPHIE

Philipp Weiss est né en 1982 à Vienne. Il a suivi des études de langue et civilisation allemandes et de philosophie. Il est l'auteur de pièces de théâtre qui lui ont valu plusieurs distinctions. *Le Grand Rire des hommes assis au bord du monde* est son premier roman.

◆ RÉSUMÉ ◆

Qu'est-ce donc que ce livre ?

Un roman qui évoque, à travers cinq histoires personnelles, l'évolution de l'humanité jusqu'à l'ère de l'anthropocène, où l'homme, non plus soumis à son environnement, non plus avide de l'observer et de le comprendre, en devient le facteur décisif, allant parfois jusqu'à causer sa destruction.

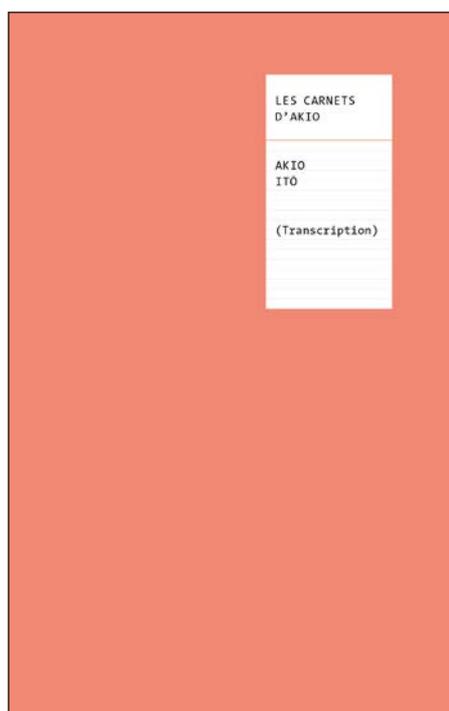
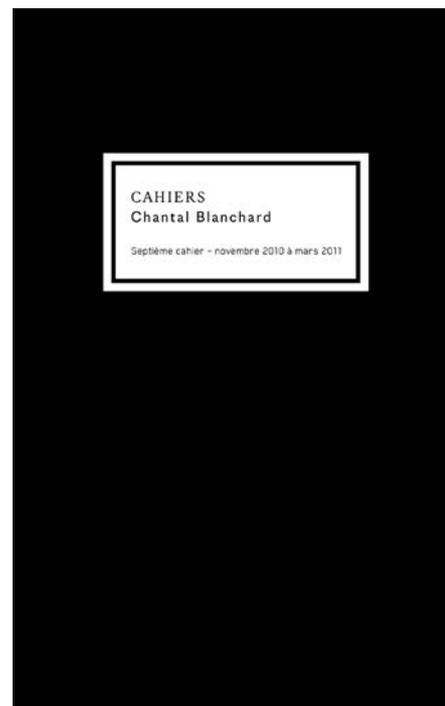
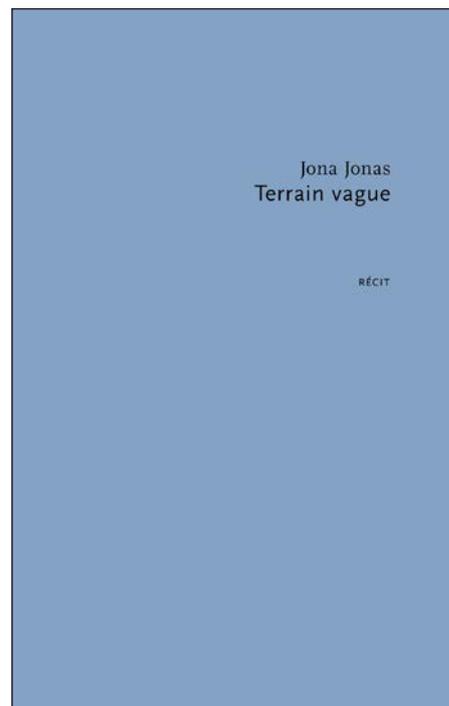
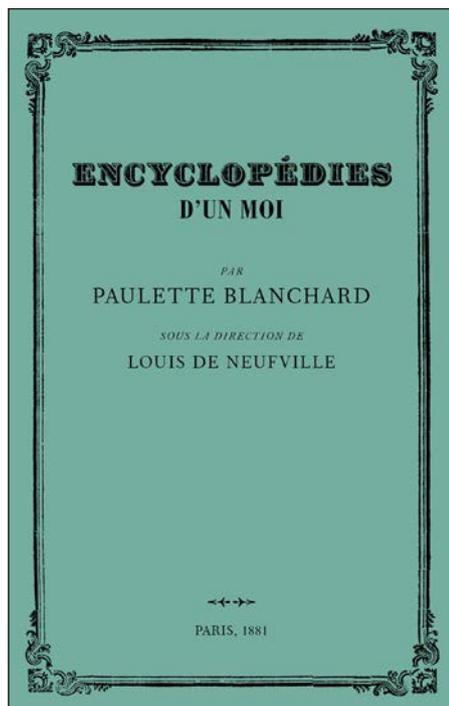
Un roman qui refuse de se laisser aller au pessimisme et qui, bien au contraire, transmet une énergie et un appétit de vivre sans égal à travers cinq fils narratifs :

→ suite page 16

LE GRAND RIRE DES HOMMES ASSIS AU BORD DU MONDE

PHILIPP WEISS

TRADUIT DE L'ALLEMAND (AUTRICHE) PAR OLIVIER MANNONI



INTERVIEW

De quoi est-il question dans votre roman ?

Ah, vous commencez par la question la plus difficile ! À vrai dire, je suis arrivé à la conclusion que le genre du roman, par tout ce qu'il est et veut être, cherche justement à saper et à torpiller cette question, en refusant de se laisser circonscrire. Et c'est exactement ce que j'ai voulu faire : écrire un roman qui échappe aux frontières. Tentons malgré tout une réponse : il parle de la perte et du départ. Tous les personnages sont en quête, ce sont des voyageurs qui, chacun à sa manière, tentent de vivre avec ce qu'ils ont perdu, avec le fait qu'ils sont perdus eux-mêmes, avec la perte d'un être cher ou avec l'érosion de la réalité.

Un jour, vous avez écrit que c'était un roman sur « l'invention et la transformation du monde ».

L'expression continue à me plaire ! Au cours des deux cents dernières années, nous avons bel et bien transformé la planète de fond en comble. Nous avons probablement toujours inventé le monde, mais sans doute jamais d'une manière aussi technique et complexe. Il y a une autre formule que j'aime bien : ce dont il est question dans ce roman, c'est la relation de l'homme à la nature et à la technique dans l'anthropocène – cette époque de l'histoire de la Terre au cours de laquelle l'homme est devenu la force créatrice centrale. Ce qui m'intéresse, ce sont les moments de perte de contrôle, tant collective qu'individuelle, l'imprévisible qui s'abat tout à coup et définit ainsi une vie, une personnalité, une histoire : les bouleversements de la nature,

les accidents de la technique, les retournements politiques, mais aussi les affres de l'amour.

Le roman est composé de cinq volumes. D'où vous est venue cette idée ?

Lorsque j'ai commencé à travailler sur ce livre, en 2012, je n'avais qu'un seul des cinq volumes : *Terrain vague*. Il raconte l'histoire d'un artiste androgyne, Jona, qui, à la recherche de son amante disparue, se rend au Japon et se retrouve pris dans le tremblement de terre et la catastrophe nucléaire. À l'époque, mon travail pour le théâtre m'a forcé à interrompre un an le processus d'écriture. Lorsque j'ai repris le texte, j'ai rapidement compris que cette histoire et cette forme ne seraient pas suffisantes pour explorer et raconter ce qui m'intéressait à proprement parler : comment en sommes-nous arrivés à ce monde dans lequel nous nous trouvons aujourd'hui ? Où cela mène-t-il ? J'ai donc décidé d'élargir mon concept. C'est ainsi qu'est née l'idée des cinq volumes. Elle m'a permis de mener une réflexion bien plus complexe, de me transporter au XIX^e siècle, l'époque des grandes révolutions et des grandes utopies. Ou même de remonter jusqu'à la naissance de l'Univers à partir du néant : pour moi, c'était extraordinairement productif d'un point de vue narratif.

Comment ces cinq volumes produisent-ils un roman, une histoire ?

Certains thèmes et motifs assurent le lien à différents niveaux. L'évolution historique de l'individualité constitue par exemple un axe du roman. Au XIX^e siècle, avec la montée de la bourgeoisie, on voit s'affirmer l'idée de l'individu. Aux XX^e et XXI^e siècles, cette expérience paraît se décomposer à nouveau : la consommation et la technique nous rendent tous identiques. Paradoxalement, à cette époque, bien qu'érigé en absolu, le moi s'érode. Chaque volume décrit donc un autre « état d'agrégation du moi », comme je l'appelle.

→ suite de la page 15

- ◆ l'autobiographie, sous la forme inattendue d'une encyclopédie, d'une femme émancipée qui sera l'une des premières Européennes à entrer au Japon à la fin du XIX^e siècle
- ◆ le récit intimiste d'un jeune homme éperdu d'amour surpris à Tokyo par le tremblement de terre de 2011
- ◆ les carnets de notes foisonnants d'une scientifique qui assiste à la remise en question de la théorie de l'évolution
- ◆ les enregistrements d'un petit garçon japonais, survivant du tsunami de Fukushima, qui s'adresse à son dictaphone pour conjurer la peur

- ◆ un manga dont l'héroïne résiste à l'abolition de la réalité et de son corps dans un Tokyo virtualisé. Un roman magistral à l'humour omniprésent, à la richesse thématique renversante (modernité, apocalypse, écologie, révolte humaine, passion et amour fou), aux voix et aux formes multiples (jeux typographiques, mises en page inventives, illustrations) : un ensemble d'une intelligence brillante, une œuvre littéraire du plus haut niveau qui se dévore avec jubilation et sans ordre imposé ●

◆◆◆
Un roman
magistral
à l'humour
omniprésent
◆◆◆



◆◆◆

« On peut aborder le roman par toutes les faces, on peut aussi lire les volumes en parallèle, ou de manière sélective. »

◆◆◆

Les différents volumes sont reliés par des personnages et des arcs narratifs...

Tout à fait. Les *Cahiers*, par exemple, débutent avec la découverte du cadavre de Paulette, la narratrice des *Encyclopédies*, prisonnier d'un glacier depuis son accident survenu dans les Alpes françaises. Autre exemple : *Les Îles heureuses* est un manga qui met en scène la jeune Japonaise Abra, que Jona rencontre dans *Terrain vague*. Peu importe l'ordre dans lequel on les lit, les volumes sont emboîtés les uns dans les autres comme des poupées russes. Cela produit un réseau dense de liaisons thématiques et narratives.

Chaque volume a son propre format - encyclopédie, cahiers de notes, récit, transcription, manga. Pourquoi ces différents formats sont-ils nécessaires ?

Les cinq volumes sont des esquisses du monde - chacune est racontée par un personnage différent. Chaque personnage a son propre langage, mais aussi une manière personnelle de percevoir le monde. Les encyclopédies de Paulette Blanchard, les mouvements de pensée fragmentés des carnets de notes de Chantal ou le monde visuel fantastique du manga ne sont pas seulement des formes de narration, mais des accès différents à la réalité et les manifestations de personnalités diverses. De nos jours, l'écriture prend moins souvent la forme d'une narration linéaire que celle d'un réseau complexe d'images et de textes. C'est ce que j'ai cherché à faire.

Dans quel ordre avez-vous écrit les différents volumes ?

À l'exception de grandes parties de *Terrain vague* que j'ai écrites avant le reste, j'ai travaillé de manière simultanée aux différents volumes. Quand, par exemple, le cynisme de la Chantal des

Cahiers était trop pour moi, je reprenais l'écriture des transcriptions d'Akio, qui ont quelque chose de joyeux et de consolateur. Lorsque j'étais fatigué de ce jeu, je me réfugiais dans les *Encyclopédies d'un moi*, et ainsi de suite.

Quel est le meilleur ordre à suivre pour la lecture ? Y en a-t-il seulement un ?

Il n'y en a pas. On peut aborder le roman par toutes les faces, on peut aussi lire les volumes en parallèle, ou de manière sélective.

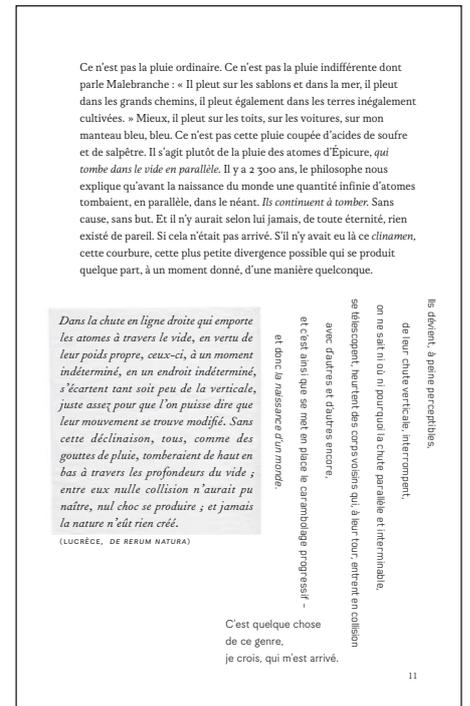
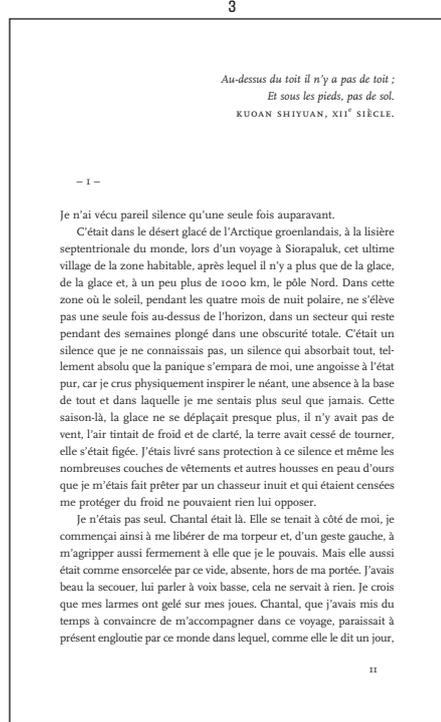
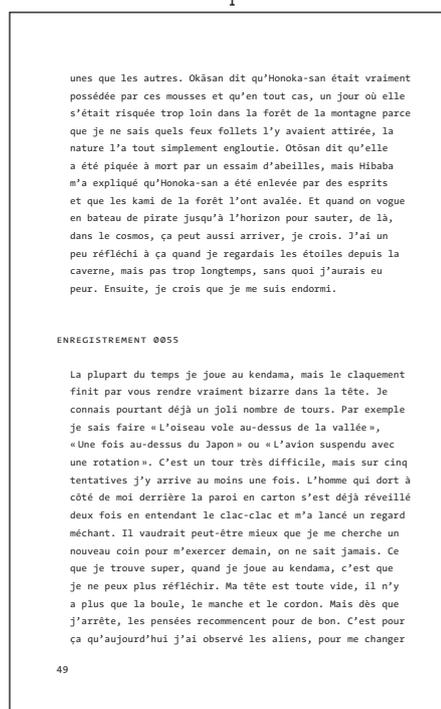
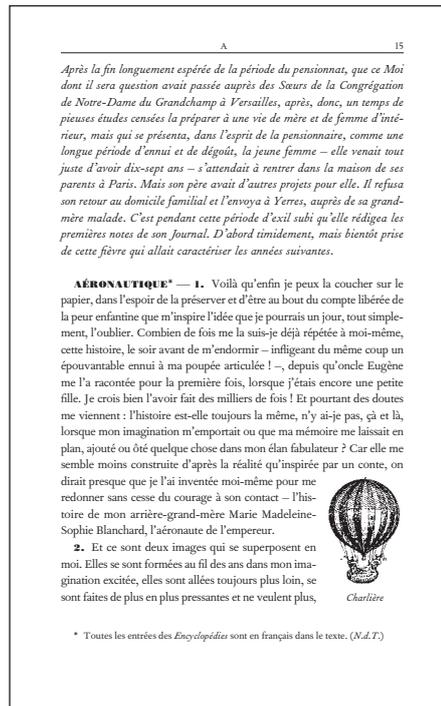
Le Japon est un fil rouge qui parcourt tout le roman. Dans les cinq volumes, ce pays joue un rôle important. Qu'est-ce qui vous intéresse, dans le Japon ?

Lorsque je m'y suis rendu pour la première fois, en 2012, j'ai été instantanément captivé. Pas tellement en raison de son altérité supposée et si souvent invoquée. Bien entendu, le Japon est différent de l'Europe, notamment par sa tradition shintoïste de vénération des ancêtres et de la nature, mais aussi par l'influence, pendant plus de mille ans, de la culture chinoise. Non, ce qui m'a fasciné, c'est plutôt qu'il me paraissait familier. J'ai demandé un jour à un ami japonais ce qu'était l'essence de son pays. Il m'a répondu que c'était l'appropriation de l'étranger. « *Oitsuke, oikose!* » dit-on en japonais : Récupérer, dépasser ! Le Japon a non seulement absorbé les connaissances et le savoir de la Chine, mais aussi la science, le mode de gestion économique et l'idéologie de l'Occident. On y retrouve donc, intensifiées, ces déchirures et ces absurdités qui nous sont familières. Cette familiarité légèrement décalée m'a plongé dans une tension intérieure très féconde. Et au Japon, l'esthétique a toujours une valeur bien plus importante qu'en Europe, y compris dans le quotidien, ce qui me correspond tout à fait. Je me sens parfois comme un Japonais né en Europe.

Votre livre est également très français. Avez-vous un rapport particulier à la France ?

Très honnêtement, je n'ai jamais habité en France. Je n'ai pas eu non plus d'amante française ! Ma maîtrise du français est malheureusement assez pauvre. Et pourtant, je me sens connecté à la culture française. D'une certaine manière, l'essence même de ce roman est française. Ma pensée a été formée par votre littérature et votre philosophie. Cela a commencé à l'adolescence avec ma lecture compulsive de Duras (les seuls livres que j'arrive à lire en français). Plus tard, j'ai rêvé de me dissoudre dans les phrases de Proust. Pendant mes études, j'ai lu Derrida, Lyotard, Foucault, Deleuze, Baudrillard mais surtout Roland Barthes, qui lui aussi, tout comme Lévi-Strauss, a écrit sur le Japon. Étrangement, cet axe

→ suite page 18



1. *Encyclopédies d'un moi*
2. *Cahiers*
3. *Les Carnets d'Akio*
4. *Les Îles heureuses*
5. *Terrain vague*

◆◆◆

« En écrivant, je transcende qui je suis,
je peux vivre toutes les opportunités et toutes les vies.
Devenir français était pour moi un processus
totalement naturel et logique ! »

◆◆◆

→ suite de la page 17

France-Japon me semble nécessaire et cohérent. Qui sait ? Peut-être mon roman n'aurait-il jamais été écrit sans mon exemplaire lu et relu de *Fragments d'un discours amoureux*. Peut-être n'aurais-je jamais créé un personnage comme Chantal si je n'avais pas lu, frémissant, Houellebecq. Écrire du point de vue de personnages français était donc un choix facile. En écrivant, je transcende qui je suis, je peux vivre toutes les opportunités et toutes les vies. Devenir français était pour moi un processus totalement naturel et logique !

Outre les événements historiques survenus en France à la fin du XIX^e siècle, le roman se consacre à de nombreux autres thèmes de grande envergure : l'évolution, l'émancipation féminine, le changement climatique. À quoi ressemblent les recherches qu'on doit mener pour un projet pareil ? Par quoi commence-t-on ?

Le travail sur ce roman a été pour moi une source de bonheur. J'ai travaillé nuit et jour, retiré dans une maison de campagne, pendant plusieurs années seulement entrecoupées par des séjours de recherche au Japon. Le point de départ était la question suivante : jusqu'où vont ma pensée et ma recherche esthétique quand je consacre entièrement ma vie à l'écriture ? Il m'est arrivé de disparaître littéralement, pendant un certain temps. J'étais un fantôme, guidé par le personnage dans les pensées duquel je me plongeais à ce moment précis. Comment un enfant japonais perçoit-il le monde ? Comment une climatologue et spécialiste de la physique théorique réfléchit-elle ? Dans quelle réalité une jeune femme bourgeoise grandit-elle dans le Paris de la fin du XIX^e siècle ? J'ai cartographié, pièce après pièce, les paysages intellectuels de mes personnages. J'ai mené des entretiens, entrepris des voyages. J'ai souvent couru d'une bibliothèque à l'autre avec un sac à dos bourré de livres. L'astuce, pour ne pas perdre son calme, c'est de fractionner les recherches. J'avais un vague aperçu de l'ensemble et, chaque jour, je ne m'occupais que d'un détail minuscule.

Un volume de votre roman raconte l'histoire de la jeune Japonaise Abra, que nous suivons à travers Tokyo dans une sorte d'errance à la fois oppressante et fascinante. Cette histoire prend la forme d'un manga. Qu'est-ce qui vous intéresse dans ce média ?

Je ne suis pas du tout un expert mais je sais que certaines des expériences narratives les plus excitantes et les plus novatrices passent par le manga. Dans le langage littéraire, le rythme et le son ont la même importance que les images, les paysages créés par la langue. Si l'on donne à ces images une réalité concrète, elles déploient une telle force que le langage paraît bien pâle à côté. J'ai ressenti ça à la fois comme un soulagement et une excitation. Dans le manga, on peut se plonger

dans les images, s'y promener, se laisser dériver et se perdre dans les détails. Cela fonctionnait parfaitement avec l'histoire que je voulais raconter.

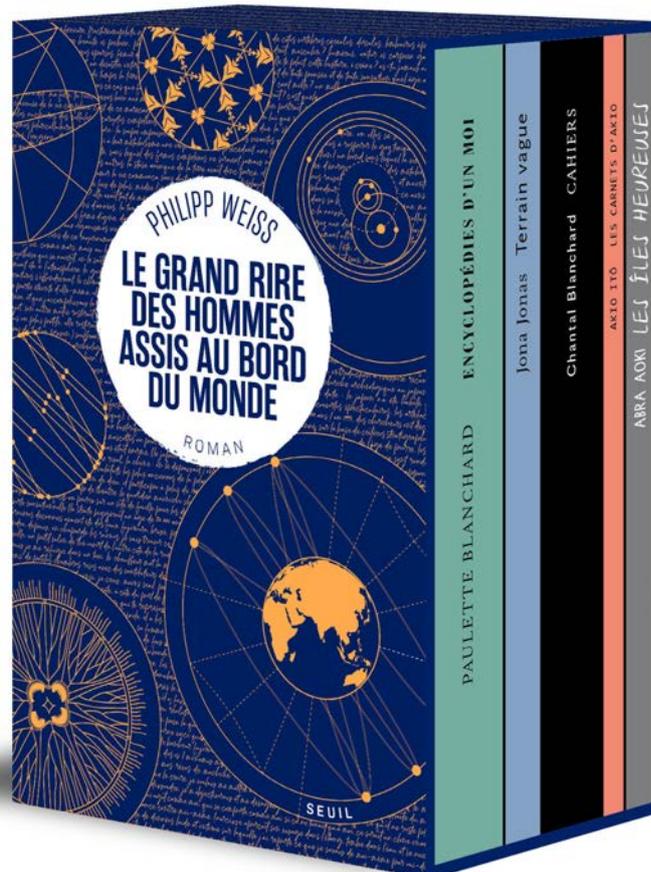
Le manga a été dessiné par l'artiste viennoise Raffaella Schöbitz. Comment s'est passée cette collaboration ?

Ça a été une joie de travailler avec Raffaella. Je voulais lui laisser autant de liberté que possible dans la transposition graphique de mon texte. Après chaque page, je lui transmettais mes remarques, qui concernaient surtout notre désir mutuel d'échapper aux clichés japonais. Elle a foncé tête baissée, sans aucune appréhension. Son travail témoigne de cette fantastique polyvalence artistique qui, me semble-t-il, se retrouve dans l'ensemble du roman.

Le Grand Rire des hommes assis au bord du monde est-il un roman politique ? Est-ce une sorte d'acte d'accusation ? Voire un règlement de comptes ? Ou une déclaration d'amour à l'humanité ?

Tout ça à la fois ! ●

Traduit de l'allemand par Olivier Mannoni



Et pour en savoir plus ?

Nous vous invitons à découvrir les voix de ces cinq volumes dans le livret d'extraits qui vous est envoyé avec l'ensemble des livres de la rentrée littéraire du Seuil 2021 !

978-2-02-141933-7

COFFRET DE 5 VOLUMES

1 248 PAGES

135 × 215

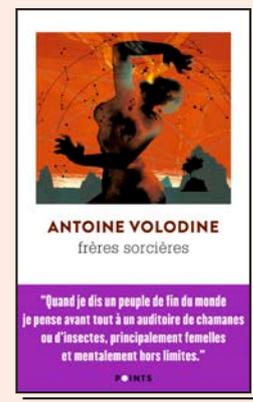
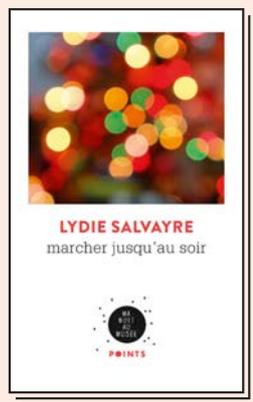
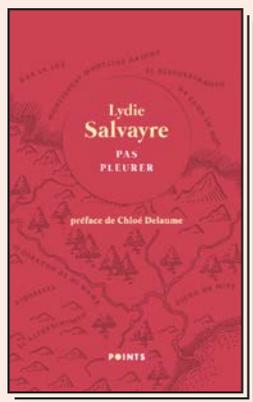
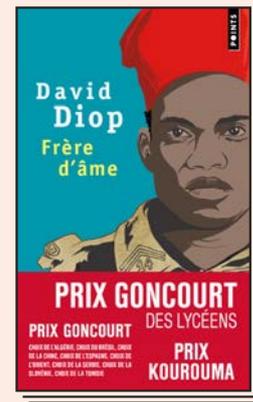
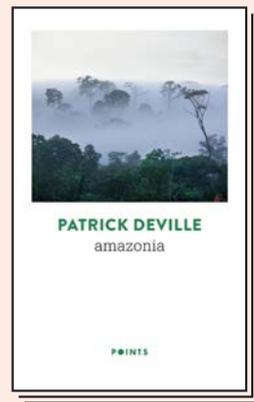
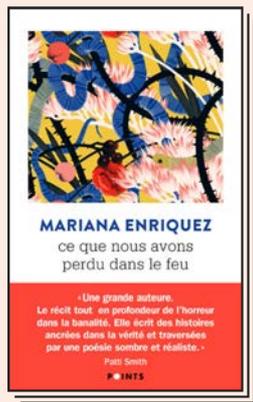
39 €

DATE DE PARUTION

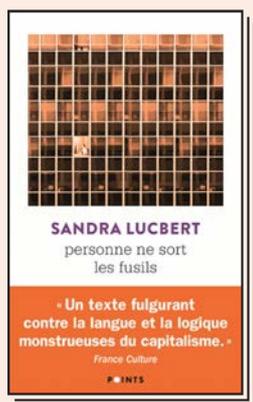
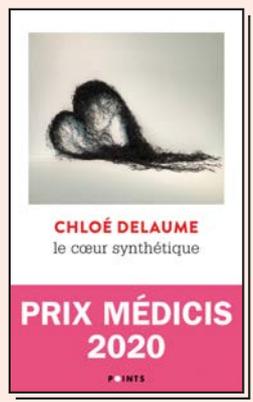
19 AOÛT 2021



LES AUTEURS DE LA RENTRÉE SONT AUSSI CHEZ POINTS



RETROUVEZ LA RENTRÉE 2020 PARMIS LES NOUVEAUTÉS DE POINTS



RELATION LIBRAIRES

Juliette Plé

juliette.ple@seuil.com

01 70 96 89 29

CONTACTS PRESSE

Caroline Gutmann

caroline.gutmann@seuil.com

06 14 54 19 15



Fanny Taillandier

Farouches

Sandra Vanbremeersch

La Dame couchée

Philipp Weiss

*Le Grand Rire des hommes assis
au bord du monde*

Géraldine Ghislain

gghislain@seuil.com

06 23 93 26 48



Patrick Deville

Fenua

David Diop

La Porte du voyage sans retour

Lydie Salvayre

Rêver debout

Antoine Volodine

Les Filles de Monroe

Sophie Choisnel

schoisnel@seuil.com

06 61 17 39 22



Province, Suisse et Belgique

Les Éditions du Seuil vous proposent
de retrouver toutes les informations de ce catalogue
sur le site dédié à la Rentrée Littéraire.
Vous y découvrirez des interviews d'auteurs
et les premiers chapitres des romans.

www.seuil.com/rentree-litteraire

Pour suivre toute notre actualité :



Et pour l'ensemble de nos publications rendez-vous sur

www.seuil.com

Les prix et les paginations sont donnés à titre indicatif
et ne sont en aucun cas contractuels.